

La Maison-Dieu, 133, 1978, 79-86.

Irénée-Henri DALMAIS

LES RYTHMES DE L'ANNÉE LITURGIQUE DANS LES ÉGLISES ORIENTALES

« **D**IEU dit : « Qu'il y ait des luminaires au firmament du ciel pour séparer le jour de la nuit ; qu'ils servent de signes tant pour les fêtes que pour les jours et les années... » (Gen 1, 14). Ces lignes du poème sacerdotal de la Création paraissent bien étranges et désuètes dans notre civilisation rationnelle et technique qui se sent capable de maîtriser et de réordonner à sa guise le rythme des jours et des saisons. Dans toutes les régions où cette civilisation impose ses normes, l'Église se voit invitée — voire contrainte — à y adapter sa vie liturgique qui s'était jadis spontanément organisée en harmonie avec les mouvements de la lumière et ceux de la végétation. En des conditions où la vie pastorale et agricole étaient celles du plus grand nombre, nul n'aurait pensé qu'il pût en être autrement ; bien au contraire ressentait-on spontanément des symbolisations qui nous deviennent — du moins apparemment — de plus en plus étrangères.

Les Églises n'y ont-elles pas d'ailleurs leur part de responsabilité en transformant en règles juridiques rigides et en imposant partout où s'exerçait leur influence — sans tenir compte des situations locales et des rythmes cosmiques qui les structuraient — des usages nés et vécus longuement en des situations tout autres ? Ainsi des deux pôles de l'année liturgique occidentale et, à un

moindre degré, de celles d'autres traditions, Pâques et Noël-Epiphanie. Ils s'étaient constitués, à des titres divers, en fonction des dates d'équinoxe printanière et de solstice hivernal dans l'hémisphère nord et plus précisément dans le pourtour du bassin méditerranéen. Ils ont été transférés tels quels dans l'hémisphère sud. Situation qui pose bien des questions auxquelles on n'a été jusqu'ici guère attentif.

Peut-être y aurait-on été mieux éveillé si on s'était mis davantage à l'écoute d'autres traditions, et notamment de celles de ces diverses Eglises que nous continuons d'appeler « Orientales », ce qui à tous égards a moins de sens que jamais, sinon pour marquer qu'elles diffèrent de celles qui se sont établies dans l'Europe occidentale et ses prolongements... à moins que cette appellation ne nous rappelle opportunément que ces Eglises demeurent plus attentives que nous à l'éveil de la lumière.

Peut-on parler d'année liturgique en Orient ?

Or, ce qui retient d'abord l'attention — outre la diversité de leurs calendriers — c'est l'impossibilité où l'on se trouve, pour la plupart d'entre elles, de déceler dans ces dispositions une structure un tant soit peu logique, comparable à celle à laquelle nous ont habitués les livres liturgiques romains et dont nos divers calendriers gardent plus ou moins les traces.

Très tôt en effet, dès la seconde moitié du 4^e siècle, l'Eglise romaine a organisé sa vie liturgique autour des deux pôles de Pâques et de Noël, s'employant à surmonter la dualité née du fait que le premier — par fidélité à la tradition juive en fonction de laquelle s'interprétait, dès les origines, le mémorial pascal de la mort et de la résurrection du Christ — était sous la double dépendance de l'équinoxe de printemps et des phases du cycle lunaire, alors que le second se plaçait à date fixe, en relation plus ou moins directe avec le solstice d'hiver.

Jusqu'à la récente réforme liturgique, on rattachait assez artificiellement les semaines, maintenant désignées comme « temps ordinaire » à l'un ou l'autre cycle, les mêmes formulaires — du moins pour les lectures et les oraisons — servant selon les opportunités pour les semaines « après l'Epiphanie » ou « après la Pentecôte ». A côté de ce « *Temporal* », un *Sanctoral* regroupe, avec

les mémoires des saints, bon nombre de fêtes du Seigneur. Du moins parvenait-on ainsi à une disposition apparemment assez simple en comparaison de laquelle celles que l'on rencontre en Orient paraissent déconcertantes et exigent, de fait, du moins dans le rite byzantin, un travail complexe pour déterminer la composition de l'office de chaque jour.

Une ordonnance qui défie la logique

Dans les Eglises Orthodoxes

Les trois cycles quotidien, hebdomadaire et annuel viennent en effet interférer durant dix-sept semaines avec le cycle pascal déterminé par un comput dont les calculs ne rejoignent d'ailleurs qu'occasionnellement ceux qui ont été adoptés en Occident. Il en résulte que, pour la célébration de l'Office des Heures et pour les strophes ou tropaires chantés au cours de la liturgie eucharistique, il faut normalement avoir sous la main toute une bibliothèque : *Horologe* pour le cycle quotidien et les commémoraisons propres à chaque jour de la semaine, *Octateuque* ou *Paracitique* qui renferme les hymnes propres à chaque jour de la semaine, rangés en huit séries selon l'ordre des huit tons du chant liturgique, les douze volumes des *Ménées* pour le propre festif de chaque jour de l'année en commençant par l'*Indiction* au 1^{er} septembre, *Triode* pour les dix semaines de préparation à Pâques et *Pentecostaire* pour les sept semaines de Pâques et la Pentecôte. Il y faudrait ajouter les lectionnaires : *Apôtre* ou *Epistolier* et *Evangélique* pour la Liturgie eucharistique, *Prophétologe* pour les lectures de l'Ancien Testament à l'office vespéral de certaines fêtes et de certains temps.

Officiants et chantres disposent d'ailleurs d'une assez large marge de liberté pour choisir selon les opportunités dans un répertoire d'une richesse débordante ; seuls les monastères importants et quelques grandes églises suivent ponctuellement les prescriptions du *Typikon*, correspondant à notre *Ordo*, qui indique de manière précise comment, selon une tradition qui s'est fixée au cours des 13^e-14^e siècles dans les monastères de l'Athos, doivent s'ordonner les divers éléments de ce qui est heureusement désigné du nom d'*Acolouthie*, c'est-à-dire de « suite organisée ». Le plus

grand nombre des prêtres et les laïcs s'en tiennent aux temps forts de la célébration des dimanches et jours de fêtes, avec une ferveur particulière durant la *Grande Semaine* de préparation immédiate à Pâques. On a pu remarquer que seul le cycle pascal constitue un ensemble structuré ; les fêtes de la Nativité et de l'Epiphanie, avec les commémoraisons qui les préparent ou les accompagnent, prennent place à leur date dans le calendrier annuel des *Ménées* et le *Synaxaire* qui le commente.

Cette organisation, dont la complexité peut paraître décourageante, témoigne du moins du souci de ne rien laisser perdre d'un héritage dans lequel sont venus peu à peu confluier des usages d'origine fort diverses : de Jérusalem et d'Antioche, de Cappadoce et de Constantinople même ; les traditions monastiques, surtout celles de Saint-Sabas en Palestine dont le *Typikon* a finalement servi de base, dans les monastères de Constantinople et de l'Athos, à l'organisation définitive de la liturgie byzantine.

Si elle s'est imposée, à quelques détails près, à l'ensemble des Eglises Orthodoxes, elle n'a que peu influencé les Anciennes Eglises Orientales qui, se refusant à cette « byzantinisation », avaient affirmé leur autonomie.

Dans l'Eglise copte

Particulièrement sobre, et même fruste, est par exemple demeurée l'année liturgique des Coptes d'Egypte. Plus que partout ailleurs, l'influence monastique s'y manifeste prédominante avec un office quotidien des Heures presque immuable, constitué, hormis quelques prières, par les douze psaumes et la lecture évangélique propres à chaque Heure. Pour l'office vigilial, matinal et vespéral, le livre de la *Sainte Psalmodie annuelle* rassemble des pièces poétiques peu variées pour chacun des jours de la semaine et pour quelques commémoraisons et fêtes. Le grand antiphonaire annuel (*Difnar*) qui propose deux hymnes pour les commémoraisons de chaque jour de l'année n'est pratiquement pas en usage et n'a encore jamais été imprimé.

Si le Carême et les autres jours de jeûne, la période de Noël et de l'Epiphanie, le Temps de Pâques, comportent quelques formulaires et usages propres, on ne peut parler d'un Temporal. Seuls émergent, avec des structures et des formulaires caracté-

ristiques, la *Psalmodie du mois de Koïahk* en l'honneur de la Mère de Dieu et comme préparation à la Nativité du Seigneur, le *Livre de la Pâque* compilé au 12^e siècle pour la quinzaine pascale.

Le calendrier agricole propre à l'Égypte avec ses trois temps de la crue du Nil (ou de l'Inondation), des semailles et des moissons continue à rythmer le cours de l'année et introduit dans la liturgie quelques formulaires propres à chaque saison : combien de temps survivra-t-il à la disparition de l'inondation annuelle depuis la construction du grand barrage d'Assouan ? L'Église d'Égypte n'est-elle pas restée immuablement fidèle au vieux cycle des mois de trente jours avec introduction — pour retrouver l'accord avec le cycle solaire — de cinq ou six jours supplémentaires (dits *épagonèmes*) : au cours de chacun de ces mois se retrouvent, à quantième fixe, des commémoraisons de la Vierge, de personnages célestes et de quelques grands saints, qui se sont multipliées et ont pris plus d'importance dans l'Église d'Éthiopie qui a beaucoup emprunté à l'Église copte, mais organise son année liturgique selon une structure déchiffrée par l'abbé B. Vélat¹ dont la complexité défie l'analyse. L'année liturgique copte, par contre, est sans doute celle qui, à l'exception de la quinzaine pascale et des célébrations qui en sont inséparables (Ascension et Pentecôte) se présente sous la forme la plus simple et la plus homogène.

Les traditions syriennes

Toujours portés à la systématisation, les Syriens se sont efforcés de mettre ordre et logique dans l'organisation de l'année ecclésiastique. Ils l'ont fait en plaçant l'accent sur la cellule fondamentale en tradition biblique et sémitique de la « semaine », avec le rythme hebdomadaire que les traditions lévites avaient largement étendu, bien au-delà du cycle annuel, par l'institution des années sabbatiques et jubilaires. Il y a, en arrière fond, des rémanences astronomiques complexes auxquelles il faudrait peut-être rattacher également l'origine des huit modes musicaux auxquels

1. B. VELAT, *Études sur le Meleraf, commun de l'office divin éthiopien* (Patrologie Orientale XXXIII, Paris 1966) pp. 21-39.

la plupart des traditions liturgiques sont demeurées fort attachées².

Quoi qu'il en soit, les Syriens Orientaux (Assyro-Chaldéens) attribuent au grand Catholicos-Patriarche Isho'yab III († 657), réorganisateur de la liturgie après l'effondrement de l'empire perse sassanide et la conquête arabe, d'avoir organisé l'année liturgique en sept septénaires de semaines, y ajoutant, au début et à la fin, les quatre dimanches des Annonciations et les quatre dimanches de la Dédicace des églises, comme une double croix cosmique.

Pour parvenir à faire coïncider cet admirable projet avec les données concrètes d'une année de cinquante-deux semaines, on omet un nombre plus ou moins grand de semaines du « temps d'été » et du « temps de Moïse » (automne), en sorte que la fête de la Croix (14 septembre, primitivement le 13) qui évoque la Parousie tombe toujours au cours du « temps d'Elie », le précurseur du second Avènement. En outre, chaque semaine, c'est le vendredi qui est, en principe, réservé pour les commémoraisons des saints qui ont fidèlement imité l'exemple du Crucifié ; mais ce sanctoral est resté très sobre, du moins chez les « Nestoriens ».

Les Syriens Occidentaux (Syro-Antiochiens) n'ont que des bribes de cette disposition, en particulier l'usage de réserver aux vendredis — notamment après l'Épiphanie — les commémoraisons des défunts et de certains martyrs et ascètes. Mais le sanctoral s'est beaucoup développé en adoptant l'ordre des jours du mois selon le comput habituel.

L'année liturgique s'ouvre par deux dimanches de la Dédicace suivis par les six de préparation à Noël. Le rythme septénaire n'apparaît qu'avec le cycle pascal : sept semaines de préparation et les sept semaines pentecostales. On prévoit ensuite quatorze semaines (mais en fait de treize à dix-huit) jusqu'à la fête de la Croix qui constitue partout un pôle important dans cette seconde partie de l'année liturgique et qui ouvre un dernier septénaire sur lequel s'achève le cycle annuel.

2. Cf. le texte de H. et J. LEWY, *The origin of the week* (« Hebrew Union College Annual » Cincinnati, 1943, pp. 41-47 et 99-101) référé dans J. MATEOS, *Lelya-Sapra* (Orientalia Christiana Analecta 156, Rome 1959, Appendice V).

Dans l'Eglise arménienne

On peut sans doute rattacher à ce même calendrier pentécotal l'organisation particulièrement complexe de l'année liturgique arménienne. L'une de ses caractéristiques les plus notables est que, fidèle à l'ancien usage de Jérusalem antérieur au 7^e siècle, elle n'a jamais admis une fête de Noël distincte de celle, particulièrement solennelle, de l'Epiphanie qui inaugure au 6 janvier (calendrier julien) la première des huit périodes de l'année liturgique qui ne comporte que sept fêtes à dates fixes car, en règle générale, les fêtes du Seigneur, de la Vierge et de la Croix se célèbrent le dimanche ; les mercredis et vendredis étant jours de jeûne, restent seulement quatre jours entre lesquels répartir les commémoraisons des saints.

L'importance primordiale de Pâques

Est-il possible, à partir de cette sèche nomenclature, de dégager quelques aspects caractéristiques des cycles liturgiques orientaux ? On aura, bien entendu, remarqué le caractère axial du cycle pascal, un peu atténué en Occident par la constitution d'un cycle de Noël-Epiphanie, par la richesse du temps de l'Avent et par l'importance qu'a prise la célébration de Noël d'origine spécifiquement romaine et directement liée au solstice d'hiver traditionnellement marqué par des festivités populaires dans les pays septentrionaux. L'Epiphanie, par contre, qui, dans les Eglises d'Orient est fête de la lumière et de l'illumination baptismale, est bien dévaluée dans la mentalité des chrétiens occidentaux. Pâques est aussi, et plus encore, fête de lumière et de renouveau.

Plus qu'un temps de catéchèse, si fortement maintenu dans la tradition romaine, la préparation quadragésimale est d'abord vécue par les chrétiens orientaux comme une période d'ascèse purifiante ; le jeûne en est, plus que la liturgie elle-même qui ne connaît pas en bien des cas la diversité de formulaires qui a fleuri en Occident, l'élément essentiel ; aussi comprend-on d'autant moins les atténuations qui l'ont presque fait disparaître en Occident. Les chrétiens qui vivent en pays d'Islam y sont particulièrement sensibles.

On est également, dans les Eglises orientales, resté scrupuleuse-

ment fidèle à la prescription, déjà annoncée par le concile de Nicée, qui interdit de fléchir les genoux durant tout le temps pascal, puisque le Christ en ressuscitant nous a mis debout ; le solennel office dit de genuflexion qui, au soir de Pentecôte implore avec instance l'épiclèse de l'Esprit Saint, constitue une rupture vivement ressentie.

Un cycle estival orienté vers la Croix

S'ouvre alors une longue période estivale, inaugurée par la fête des Apôtres Pierre et Paul et qui se prolonge durant sept semaines jusqu'aux premiers jours d'août. A ce moment, en pays de tradition syrienne, il y a trace d'une célébration perse de Nouvel An, difficile à interpréter, mais qui est devenue chez les Arméniens la fête de *Vartavâr* (Rose-Flamme) qui célèbre la gloire du Christ en sa Transfiguration que les autres Eglises ont fixée au 6 août. C'est dans tout l'Orient une grande fête populaire prenant place entre celle d'Elie (20 juillet) et celle de la Dormition-Assomption de Marie (15 août). Ce cycle estival se clôt partout avec la fête de la Croix (14 septembre) dont la solennité et le caractère populaire égalent presque ceux de l'Epiphanie et de Pâques. Ce triomphe de la Croix est comme une annonce de la Parousie dont l'attente domine les semaines d'automne pour culminer, dans les traditions syriennes, avec les dimanches de la Dédicace qui forment charnière avec le début d'un nouveau cycle et qui sont peut-être originellement en relation avec la fête juive de la rénovation du Temple (*Hanouka*) à l'époque macchabéenne.

Irénée-Henri DALMAIS.